

de bouche en bouche, et réveillera les échos de la patrie, tant qu'il se trouvera un Français pour dire de lui : « C'était un brave mort au champ d'honneur ! » Je comprends cela; c'est mourir en héros, mais c'est mourir en homme. Préférer la mort la plus ignominieuse, lorsqu'on possède toute puissance sur la mort, voilà qui est mourir en Dieu. Direz-vous que Jésus-Christ ne possédait pas toute puissance sur la mort? Ouvrez l'Évangile. Aussi longtemps qu'il veut conserver la vie, nul ne peut la lui ravir : il échappe à toutes les embûches qu'on dresse contre lui, il déjoue les projets de ses ennemis, trompe leurs calculs, se rit de leurs menaces, et passe à travers la foule qui attend à ses jours comme un souverain au milieu de ses sujets (1). Lorsqu'une troupe de satellites veut s'emparer de sa personne, il n'a besoin que d'un mot pour la renverser : « Je suis celui que vous cherchez (2). » Et comme s'il ne suffisait point qu'il eût prouvé pendant sa vie son pouvoir sur la mort, au dernier soupir qu'il rend sur la croix, la nature entière s'émeut, le soleil

(1) S. Luc, iv, 30; S. Jean, vii, 30, 44; viii, 20; x, 39.

(2) S. Jean, xviii, 5-6.

s'obscurcit, la terre tremble, les roches se fendent, les tombeaux s'entr'ouvrent, les morts ressuscitent, pour reconnaître en Jésus-Christ l'auteur de la vie et de la mort. C'est donc en toute vérité qu'il pouvait dire : « Nul ne m'ôte la vie, mais je la quitte de moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre (1). »

Eh bien! ce dominateur suprême de la vie, quelle mort va-t-il choisir? Sera-ce une mort paisible et douce? Sera-ce une mort glorieuse? Ah! Messieurs, un homme aurait fait ainsi. Il eût mis sa puissance au service de sa gloire, il eût entouré ses derniers moments du prestige de son autorité, et mêlé aux linceuls de la tombe les trophées de la grandeur humaine. Mais Jésus-Christ n'a point agi de la sorte. Il a préféré à une fin éclatante la mort la plus ignominieuse, une mort réputée infâme, le supplice de la croix, le gibet des esclaves. Je le sais, une telle mort bouleverse nos idées, elle heurte notre orgueil, elle nous terrasse et nous confond, nous qui n'aspérons qu'à la renommée, qui n'aimons que le plaisir; mais c'est précisé-

(1) S. Jean, x, 18.

ment parce qu'une telle mort nous blesse et nous choque, que Jésus-Christ est plus qu'un homme. Voilà ce que Tertullien appelait, dans ce langage qui n'est qu'à lui, « l'opprobre nécessaire de la foi, » *necessarium dedecus fidei*. « Le Fils de Dieu est mort sur une croix, s'écriait-il : il faut le croire, parce que cela révolte ma raison : *Mortuus est Dei Filius, prorsus credibile est, quia ineptum est*. Ce qui semble indigne de Dieu est précisément ce qui profite à ma foi : *Quodcumque Deo indignum est, mihi expedit* (1). » Si, en effet, Jésus-Christ n'avait été qu'un homme, il eût mesuré son choix à la petitesse de notre esprit, il eût préféré une mort conforme à nos goûts et à nos préjugés, une mort illustre, un trépas glorieux. Si Jésus-Christ n'avait été qu'un homme, il n'aurait pas trouvé en lui-même assez de forces pour descendre des hauteurs de sa puissance souveraine au dernier degré de l'abaissement; il n'aurait pas trouvé dans son cœur cette divine passion de l'humilité qui dépasse toutes les proportions d'une passion humaine. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul, plongeant du regard

(1) *De Carne Christi*, v.

dans cet abîme de grandeur, s'écriait : Juifs et Romains, vous demandez des signes de la puissance divine : eh bien ! regardez cet homme qui commandait aux éléments, à qui le ciel et la terre étaient soumis, le voilà, ce maître de la vie et de la mort, le voilà sur un gibet d'esclave ! il a préféré à une mort éclatante une mort réputée infâme ; voyez s'il n'y a pas, dans cette souveraineté qui s'anéantit elle-même, dans cette puissance crucifiée, la marque d'une vertu divine. Oui, en vous prêchant Jésus-Christ crucifié nous vous annonçons la puissance de Dieu. *Christum crucifixum, Dei virtutem* (1). Donc, Messieurs, le deuxième caractère de divinité qui éclate dans la mort de Jésus-Christ, c'est qu'il a librement choisi le supplice le plus ignominieux.

Prédire avec certitude la mort la plus incertaine, choisir avec une liberté toute-puissante la mort la plus ignominieuse, voilà deux signes irrécusables d'une grandeur divine ; et pourtant il y a dans la mort de Jésus-Christ un troisième caractère plus frappant encore que les deux premiers, c'est

(1) 1^{re} aux Corinth., 1, 23-24.

qu'il a souffert avec une patience divine la mort la plus douloureuse. Je viens de relire, Messieurs, cette grande page du martyre de Jésus-Christ, et j'en ai le cœur tout ému; car c'est avec le cœur qu'il faut méditer ces sublimes douleurs. Quelle résignation en face de Dieu qui lui tend le calice des souffrances : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite et non pas la mienne (1)! » Quelle douceur envers le misérable qui l'a trahi : « Pourquoi êtes-vous venu? c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme (2)! » Quelle bonté envers ses lâches disciples qui l'abandonnent : « Si c'est moi que vous cherchez, du moins ne faites pas de mal à ceux-ci (3)! » Quelle tendresse à l'égard de ce faible ami, que la voix d'une servante a suffi pour rendre infidèle à son maître! Il se venge de cette insulte faite à l'amitié par un regard plein d'amour (4). Quelle compassion pour ce peuple ingrat, qui n'avait

(1) S. Matth., xxvi, 20, 42.

(2) S. Luc, xxii, 48; S. Matth., xxvi, 50.

(3) S. Jean, xviii, 8-9.

(4) S. Luc, xxii, 61.

répondu à ses bienfaits que par des cris de mort : « Ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car des jours mauvais vont venir pour vous (1). » Vous le savez, Messieurs, il n'est rien de plus révoltant pour le cœur de l'homme que la calomnie; je me trompe, il y a quelque chose de plus odieux que la calomnie, c'est l'outrage; non, la calomnie n'est rien, l'outrage disparaît : ce qui blesse, ce qui exaspère notre fierté d'homme, ce sont les mauvais traitements. Eh bien! comment Jésus-Christ va-t-il répondre à la calomnie, à l'outrage, aux mauvais traitements? Il répond par le silence, ou bien, s'il rompt le silence, c'est pour faire à son meurtrier cette réponse : « Si j'ai mal parlé, montrez en quoi j'ai mal dit, et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous (2)? » Ah! Messieurs, il y a dans ce silence, il y a dans cette réponse une noblesse qui n'est pas de l'homme seulement : ce sont là de ces choses qui se sentent mieux qu'elles ne peuvent se dire, de ces faits qui parlaient au cœur des plus grands ennemis de Jésus-

(1) S. Luc, xxiii, 28, 29.

(2) S. Jean, xviii, 23.

Christ, et qui arrachaient à Rousseau ce remarquable aveu : « Si la mort de Socrate est d'un sage, la mort de Jésus-Christ est d'un Dieu (1). »

Voyez, en effet, ce sage de l'antiquité : il est bien victime de la calomnie, mais on ne l'accable pas d'outrages, on ne lui prodigue pas les mauvais traitements; et pourtant il récrimine contre ses juges qu'il traite d'hommes pervers, il fait un long plaidoyer devant l'Aréopage. A l'entendre, il est l'homme le plus libre, le plus juste et le plus sage; il l'emporte de beaucoup sur tous les autres (2). Xénophon, si intéressé à glorifier son maître, nous apprend dans l'*Apologie de Socrate* que le fils de Sophronisque, par sa fierté devant ses juges, excita l'envie et accéléra sa perte. Et d'ailleurs, quel est le motif qui inspire Socrate dans la résignation qu'il montre en face de la mort? Ecoutez, Messieurs, ces paroles qui trahissent des sentiments si peu élevés et si vulgaires : « Si je vis, ne serai-je pas forcé de payer le tribut à la vieillesse? Ma

(1) *Emile*, iv, 105.

(2) Xénophon, *Apologie de Socrate*, édit. Charpentier, t. II, p. 417, 418.

vue s'affaiblira, mon oreille deviendra moins sensible, mon intelligence perdra chaque jour de sa force; je serai lent à comprendre; ce que j'aurais appris s'oubliera facilement, et je serai privé dès lors de tous les avantages qui auparavant auront fait mon bonheur. Si je n'ai pas le sentiment de ce déclin, j'aurai cessé de vivre; que je m'en aperçoive, je trainerai une vie triste et malheureuse (1). » Assurément, tout cela est d'un homme : rien de moins noble que ce calcul basé sur les inconvénients de la vieillesse. Pourquoi ces tristes défaillances dans une si grande âme? Parce que la mort de Socrate a été celle d'un homme, et qu'il apparaît toujours dans les plus belles actions de l'humanité quelque marque de faiblesse et d'imperfection. Rien de semblable en Jésus-Christ : durant le cours de sa longue et douloureuse Passion, il ne dément pas un instant cette patience inaltérable, cette sérénité, ce calme surhumain, qui l'accompagneront jusqu'au lieu du supplice; et là, après avoir été flagellé, couronné d'épines, accolé à de vils mal-

(1) *Ibid. Mémoires sur Socrate*, I, iv, c. viii. 558.

faites, sans avoir laissé échapper une plainte, une larme, lui, qui faisait plier les éléments au gré de sa puissance, lui, dont le regard prophétique dévoilait l'avenir, lui, qui parlait comme jamais homme n'avait parlé, que va-t-il répondre enfin aux dérisions de la foule, aux insultes de ses ennemis? Ah! écoutez, ciel et terre, écoutez le dernier cri qui sort de la poitrine du divin martyr : « Mon Père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt* (1). Oui, ô Jésus! vous venez de donner la dernière preuve de votre divinité : en tombant de vos lèvres, ce cri du pardon a révélé au monde vos divines grandeurs; car ce n'est pas le cri d'un simple mortel, c'est le cri d'un Homme-Dieu. Que d'autres aient besoin d'être subjugués par l'éclat de vos miracles et de vos prophéties, par la sublimité de votre doctrine, par la sainteté de votre vie; pour nous, cette prière suprême nous suffit, car elle atteste votre divine bonté. Prosternés au pied de votre croix, nous vous aimons et nous vous adorons, ô Maître! ô

(1) S. Luc, xxiii, 34.

Père! ô Sauveur! en répétant avec le Centurion, témoin de tant de patience et de bonté : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu (1)! »

(1) S. Luc, xv, 39.